
Manuel Cervera-Marzal

Domination masculine dans le militantisme

Analyse des rapports de genre au sein d'un collectif altermondialiste

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

revues.org

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Manuel Cervera-Marzal, « Domination masculine dans le militantisme », *SociologieS* [En ligne], Premiers textes, mis en ligne le 02 novembre 2015, consulté le 02 novembre 2015. URL : <http://sociologies.revues.org/5116>

Éditeur : Association internationales des sociologues de langue française (AISLF)

<http://sociologies.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur :

<http://sociologies.revues.org/5116>

Document généré automatiquement le 02 novembre 2015.

Manuel Cervera-Marzal

Domination masculine dans le militantisme

Analyse des rapports de genre au sein d'un collectif altermondialiste

- 1 Un collectif qui entend lutter pour l'émancipation des femmes est-il émancipateur pour celles qui y militent ? Longtemps victime d'un certain désintérêt, la question des rapports de domination dans les organisations militantes fait l'objet, depuis une dizaine d'années, d'une attention croissante (Fillieule & Roux, 2009 ; Dunezat & Galerland, 2013 ; Jacquemart, 2013b). Ce questionnement émerge à la rencontre entre, d'un côté, la sociologie des mouvements sociaux et, de l'autre, la sociologie des rapports sociaux de sexe (Kergoat, 2012 ; Bargel & Dunezat, 2009, p. 249) et les études sur le genre (Fillieule, Mathieu & Roux, 2007 ; Bereni & Revillard, 2012) ¹.
- 2 Les rapports de genre se manifestent avec une saillance singulière à travers la façon dont une organisation répartit les tâches qu'elle doit fournir pour produire et se reproduire. La question de la division sexuelle du travail militant se pose avec une acuité redoublée dans le cas des organisations féministes, puisqu'elles prétendent prendre en compte les inégalités hommes-femmes (Charpenel & Pavard, 2013, p. 263). Or les sociologues du militantisme savent qu'une politique volontariste de féminisation des instances de direction peut entraîner des effets pervers tels que la stigmatisation des « femmes quota » ou le *burn out* des dirigeantes soumises à une éthique vocationnelle de l'engagement total (Avanza *et al.*, 2013). Ainsi, l'adhésion collective à des valeurs « féministes » n'empêche pas le Mouvement des jeunes socialistes et le syndicat SUD Étudiants de reconduire une socialisation politique genrée de leurs membres ² (Bargel, 2005). D'où le redoublement de l'interrogation initiale : comment s'opère la domination masculine dans une organisation pourtant clairement sensibilisée à ce problème ? Comment, en dépit de son caractère « progressiste », un collectif renforce-t-il les rapports sociaux de sexe en vigueur (Falquet, 2005 ; Galerland, 2007) ? Cet article met l'accent sur deux hypothèses explicatives : la reproduction de la division sexuelle du travail militant (première partie) et la persistance d'une culture organisationnelle sexiste (deuxième partie). Ces phénomènes génèrent des réactions diverses de la part des militantes (troisième partie). La domination masculine n'agit pas de la même manière pour toutes les femmes et dans toutes les situations.
- 3 L'article se base sur une enquête ethnographique au sein d'un collectif de militants adepte de la désobéissance civile, les Refuseurs. Créée au milieu des années 2000, cette organisation regroupe une cinquantaine d'activistes réguliers, dont un « noyau dur » de vingt membres qui militent plus de dix heures par semaine et sept salariés à mi-temps. Ce collectif organise chaque année une quarantaine d'actions de désobéissance civile, cette dernière étant définie comme une action collective, publique, extralégale et non-violente. Fort enclin à médiatiser ses actions, le collectif est l'objet de fréquents reportages dans les grands médias audiovisuels et dans la presse nationale. Il s'agit d'une organisation altermondialiste qui place la lutte contre le sexisme au centre de ses préoccupations. L'appartenance de ce collectif à « l'espace de la cause des femmes » (Bereni, 2007, p. 23) se traduit notamment par des actions régulières contre le « publisexisme », par la rédaction d'une brochure consacrée à l'histoire des luttes féministes, par la participation aux manifestations de défense du droit à l'avortement, par la confection et la diffusion d'autocollants féministes et par la collaboration avec d'autres organisations de défense des droits des femmes comme La Barbe, les Femen et Osez le féminisme. Préparant régulièrement des actions spectaculaires avec Sauvons les riches, les Déboulonneurs et la Confédération paysanne, le collectif des Refuseurs se rattache à ce qu'Irène Pereira appelle la « grammaire nietzschéenne » de la gauche radicale (Pereira, 2010) ³.
- 4 Les membres du noyau dur sont pour la plupart étudiants ou jeunes diplômés âgés de 20 à 32 ans. Les étudiants exercent tous un travail (généralement à mi-temps) en parallèle de leur scolarité. Les jeunes actifs sont en situation économique précaire (chômage, intérim, CDD, stages) et ne possèdent comme capital économique qu'un petit compte en banque. En revanche,

ils disposent presque tous d'un haut capital culturel objectivé par un diplôme universitaire (acquis ou en cours d'acquisition) en sciences sociales – seuls font exception un ingénieur et un chômeur ayant arrêté sa scolarité après le baccalauréat. Un tiers ont intégré, ou tenté d'intégrer, un Institut d'études politiques. Généralement en couple hétérosexuel mais sans enfant, ils sont locataires de studios en banlieue parisienne. Leurs parents ne sont pas engagés politiquement ni syndicalement, mais votent à gauche et exercent des professions au sein de l'éducation nationale, du secteur de la santé ou de la culture. Ce « noyau » (terme utilisé par les enquêtés eux-mêmes) de vingt militants est composé d'autant d'hommes que de femmes. Tou.te.s sont perçu.e.s et se perçoivent comme blanc.he.s, de sorte que les rapports de race se font moins sentir à l'intérieur du collectif qu'à sa frontière avec l'extérieur (Roediger, 2007). Pour les trois quarts des membres du noyau dur, l'engagement au sein des Refuseurs constitue leur première adhésion à une organisation militante. Tous ont déjà participé à des manifestations et signé des pétitions. Mais au cours des entretiens ils précisent rapidement que ces modes d'action leur paraissent « insuffisants », ce qui justifie de se tourner vers la désobéissance civile, jugée plus « efficace ».

- 5 L'enquête a été effectuée à découvert et mon entrée sur le terrain s'est faite sur un motif ouvertement scientifique. Lors de ma prise de contact (par courrier électronique) avec le collectif puis de ma première rencontre physique (dans un café) avec le leader-fondateur du collectif et deux de ses camarades, je me suis présenté comme « doctorant en sociologie » désireux d'observer concrètement la mise en pratique de la désobéissance civile. Ma requête (« observer le fonctionnement de votre collectif tout en participant pleinement à vos activités ») a été immédiatement acceptée et il a été convenu que je resterais le temps nécessaire. Au cours des trois premiers mois, j'ai focalisé mon attention sur les relations entre les Refuseurs d'un côté et, de l'autre côté, leurs adversaires (dirigeants politiques et économiques, forces de l'ordre). Progressivement mon regard s'est déplacé vers les relations sociales *internes* au collectif, *i.e.* les rapports *entre* militants.
- 6 L'observation participante de dix-huit mois (octobre 2012 - mars 2014) a été complétée par une série d'entretiens individuels semi-directifs avec dix membres du noyau dur ⁴. D'une durée moyenne de deux heures, ils ont été réalisés durant les quatre derniers mois de l'enquête et, pour la plupart, au domicile des enquêtés. Ils furent l'occasion de discuter de manière plus ciblée de leurs pratiques et de leurs idées. J'en ai notamment profité pour confronter mes observations de terrain à la perception que les militants avaient de leur organisation ⁵. Ces entretiens m'ont aussi permis de compléter les données relatives à leurs caractéristiques sociodémographiques.
- 7 La division entre femmes et hommes joue un rôle central dans la présente restitution. Mais mes données ethnographiques montrent que le groupe des hommes et celui des femmes ne sont pas homogènes. Chacun(e) exerce (ou subit) la domination masculine à sa manière. Étudier séparément les différentes formes de domination conduit à réifier des frontières pourtant poreuses et à gommer les points d'intersection entre le système patriarcal et d'autres phénomènes comme le racisme (Crenshaw, 2005 ; Delphy, 2008), l'exploitation capitaliste (Kergoat, 1978) ou la lesbophobie (Wittig, 2001). Soucieux de restituer la réalité dans sa complexité (*cf.* par exemple Chauvin, 2011), cet article s'efforce d'intégrer les logiques de sexe à celles de classe, de race, de sexualité et d'âge.

« Les anges ont un sexe » : la division sexuelle du travail militant

- 8 Officiellement, chez les Refuseurs, la division du travail est égalitaire et démocratique. Lorsque je demande aux militantes et militants « comment sont réparties les tâches au sein du groupe ? », ils répondent presque unanimement : « selon les goûts, les envies et les compétences de chacun ». J'insiste pour savoir si « certaines tâches sont réservées aux femmes ou sont plus souvent faites par elles ? ». Huit des dix interviewé.e.s répondent par la négative ⁶. Quatre des cinq femmes interrogées ajoutent que leur organisation défend des valeurs féministes ; ce que les hommes ne mentionnent pas.

- 9 Sous l'impulsion de Thierry, son leader, le collectif mène régulièrement des actions de barbouillage des affiches publicitaires sexistes. Toujours à la demande de Thierry, le graphiste du collectif – un homme de 22 ans – a produit des autocollants en défense du droit à l'avortement et une sympathisante – interne en médecine de 25 ans, qui ne participe à aucune action de désobéissance civile – a écrit un opuscule de cinquante pages intitulé *Mettre fin au sexisme*. Sur la couverture, ce petit livre n'est pas signé pas son auteure mais par le nom du collectif, ce qui invisibilise le travail d'élaboration théorique produit par cette femme.
- 10 Alors que les propos recueillis au cours des entretiens présentent un travail militant réparti de façon égalitaire, l'observation de terrain révèle au contraire le caractère genré de cette répartition. Les Refuseurs reconduisent les tâches – domestiques et affectives – et les places – subalternes, dévalorisées et invisibilisées – traditionnellement assignées aux femmes. C'est ce décalage entre les discours indigènes et les observations de l'enquêteur qu'il faut tenter d'expliquer. L'idée selon laquelle le choix de la « non-violence » neutraliserait d'emblée les effets des logiques patriarcales est répandue au sein des Refuseurs. Pourtant, en l'espèce, l'adhésion à la cause féministe ne fait pas obstacle à la domination masculine. Les femmes reconvertissent ainsi au sein de l'espace militant des compétences acquises à l'intérieur de la sphère familiale et de l'institution scolaire.
- 11 L'achat de matériel, la préparation et le service des repas, le débarrassage et la vaisselle sont effectués par des femmes dans la grande majorité des situations. Les hommes observent passivement, restant assis à table ou sur leur ordinateur. Pourtant, la plupart des membres du groupe ont intégré certaines valeurs féministes essentielles. Ainsi n'est-il pas rare que des militantes interpellent leurs homologues masculins d'un « ça va les mecs, tranquilles ?! ça ne vous dérange pas que ce soient que des meufs qui nettoient ? » Mais ces remarques demeurent généralement sans effet. Notons aussi que les hommes ne sont jamais ouvertement accusés de « sexisme » par leurs camarades femmes. Ces dernières n'utilisent pas le féminisme affiché par le groupe comme levier pour réagir au comportement des hommes. L'évitement de ce lexique dénonciateur est probablement lié à la difficulté de taxer de « machisme » des militants qui dédient une partie de leur temps personnel à déchirer des publicités sexistes. Cet interdit sémantique amène également à se demander si, paradoxalement, l'accusation de sexisme ne serait pas moins dicible dans les organisations se réclamant de principes féministes que dans les autres organisations. Qui plus est, cette faible propension à aborder le problème permet aux femmes de conserver le sens de leur engagement et l'unité du collectif.
- 12 Certaines de ces tâches domestiques sont des tâches subalternes. C'est le cas du nettoyage du local auquel une femme se consacre seule durant toute une journée parce que le leader du groupe le lui a demandé. La plupart des tâches d'exécution reviennent aux femmes tandis que les hommes monopolisent les fonctions décisionnelles. Ces derniers déterminent seuls l'agenda du collectif (quelles actions ? sur quelle thématique ? avec quelles revendications ?) et sa ligne politique (gestion de la page Facebook, supervision des brochures et des livres édités par le collectif). À cet égard, le discours féministe du collectif est essentiellement impulsé par les militants masculins et, en particulier, par le leader du collectif. En revanche, après avoir passé une commande de réapprovisionnement, ce sont généralement des femmes qui se déplacent chez les fournisseurs pour récupérer la marchandise. En entretien, une jeune militante me fait part de sa lassitude d'être régulièrement sollicitée pour ce type de travail, puis ajoute : « Et ça, des anecdotes pareilles, y'en a eu avec d'autres filles. Le sacrifice personnel vis-à-vis du collectif est souvent féminin ».
- 13 L'assignation des femmes aux tâches subalternes résulte en partie du fait que les cinq membres les plus haut placés dans la hiérarchie de l'organisation sont tous des hommes. Leur moyenne d'âge (30 ans) plus élevée que celle des femmes du noyau dur (23 ans) renforce cette asymétrie de pouvoir. La domination des hommes est donc en partie médiatisée par l'écart d'âge. Elle est aussi médiatisée par la différence de capital militant puisque, chez les Refuseurs, les hommes disposent d'un bagage supérieur à celui des femmes qui, en conséquence, éprouvent un sentiment d'illégitimité et d'incompétence (Rétif, 2013).
- 14 Mais la division sexuelle du travail militant est un phénomène plus profond que la seule monopolisation masculine des places décisionnelles car, même lorsque des militantes du noyau

dur sont confrontées à des hommes arrivés plus récemment au sein du groupe – donc moins anciens, moins investis et, *en théorie*, moins légitimes qu'elles – elles se retrouvent souvent en position subalterne.

- 15 Un cas fait régulièrement exception : Ryan, âgé de 27 ans, est systématiquement cantonné à des tâches d'exécution. Même entouré exclusivement de femmes, il ne prend aucune décision ni ne donne de directive. Au contraire, il se consacre aux tâches ingrates, comme le rangement du matériel et je l'observe souvent exécuter des ordres émis par ses camarades femmes. Ryan est le seul membre du noyau dur à avoir grandi en milieu rural et à n'avoir aucun diplôme universitaire. Son frère est au chômage et ses parents à la retraite. Sa position subalterne au sein des Refuseurs témoigne que la domination de sexe est imbriquée à des rapports sociaux de classe. Cette co-construction éclaire la relation entre Ryan et ses camarades femmes, auxquelles il est souvent subordonné, alors que dans le même temps le leader consulte ce militant avant de prendre certaines décisions économiques importantes.
- 16 En déléguant généralement aux femmes le « sale boulot » (Hugues, 2010), les hommes peuvent vaquer librement à des occupations vécues comme davantage épanouissantes. Au cours d'une conversation informelle, une militante du noyau dur me confie ainsi en avoir « marre de courir partout pour aller chercher du matos pendant que Thierry est là à bouquiner tranquillement ou à pavoiser devant le journaliste de Canal + ». En entretien, une autre militante, elle aussi très investie depuis plusieurs mois, raconte : « Thierry, il pense qu'il peut assumer seul toutes les responsabilités et donc il se décharge uniquement des trucs qui le gonflent : faire des paquets, aller chercher chez les fournisseurs. Il ne m'a jamais proposé de faire le repérage d'une action. Peut-être qu'il pense que je ne sais pas faire. Ou ça c'est quelque chose qui lui plaît ».
- 17 Si on sait qu'il existe de manière générale un *gender gap* dans les organisations contestataires (Bereni *et al.*, 2008, p. 155), ce moindre engagement des femmes ne se retrouve pas dans le cas des Refuseurs. En l'occurrence, ces dernières ne sont pas absentes de l'organisation mais leur participation y est invisibilisée. Elles constituent la moitié du noyau dur et de la cinquantaine d'activistes réguliers. Au sein du noyau, les militantes interviewées disent consacrer en moyenne dix heures par semaine aux Refuseurs, ce qui équivaut au volume horaire moyen des hommes. Les militantes sont donc aussi nombreuses et actives que les militants. Par contre, elles sont assignées aux tâches de l'ombre. Tandis que les militantes préparent les repas, font les courses et vont chercher le matériel, les hommes répondent aux médias, discutent avec la police et affichent leurs visages sur le site Internet.
- 18 La stratégie politique des Refuseurs repose en grande partie sur leur visibilité médiatique. Pour compenser la faiblesse de l'effectif militant, ils mènent des actions spectaculaires susceptibles d'attirer l'œil des caméras et, par ce biais, celui des téléspectateurs. Conscients que certaines images se diffusent désormais plus rapidement sur Internet que sur les chaînes télévisées, les Refuseurs diffusent systématiquement en ligne leurs actions, dans l'espoir de « faire le buzz ». Ainsi, chaque action est filmée par au moins deux caméras : celle d'un journaliste et celle d'un « vidéo-activiste » (Cardon & Granjon, 2010, pp. 93-109). Le vidéo-activiste est un membre des Refuseurs. Il consacre toujours quelques minutes à interroger un autre militant sur les motifs et les revendications de l'action, qui fait donc office de porte-parole. D'après mes comptages, la tâche de vidéo-activiste est remplie dans 84% des cas par une femme, alors que les porte-paroles sont des hommes dans 81% des cas⁷. De manière quasi-systématique, les militants placés *face* à la caméra sont des hommes et ceux placés *derrière* la caméra sont des femmes. Cette inégale répartition de la visibilité médiatique confirme le constat de Mary B. Parlee, selon qui le travail militant est structuré de sorte que le rôle d'*attention getting* (« attirer l'attention »), socialement dévolu aux hommes, leur confère la prise de parole, alors que le rôle d'*attention giving* (« octroyer de l'attention ») des femmes les oriente vers la valorisation des tâches effectuées par les hommes par différents moyens, notamment l'écoute attentive en réunion (Parlee, 1989).
- 19 Par ailleurs, les Refuseurs reconduisent l'assignation des femmes aux activités relationnelles. Au cours des actions, un militant s'expose davantage que le reste du groupe en remplissant le « premier rôle » : c'est lui qui escalade la façade de l'ambassade pour déployer une banderole géante ou qui se menotte au camion transporteur des déchets nucléaires radioactifs. Ce rôle

est le plus exposé à la répression policière : c'est ce militant que les forces de l'ordre tentent d'arrêter en premier. Pour veiller à la sécurité de cet activiste, un autre militant lui sert d'« ange-gardien ». Dans un document interne des Refuseurs, qui fait office de guide pratique à usage des nouveaux militants, Thierry écrit à ce propos : le « rôle de l'ange-gardien » est de « rassurer l'activiste. #...# Car si l'activiste "craque", parce qu'il a peur, ou froid, ou qu'il s'ennuie trop tout en étant maintenu dans l'ignorance de ce qui se passe ailleurs, il est susceptible de céder aux injonctions de l'adversaire, de lever le camp, d'adopter un comportement problématique (panique, agressivité...). #...# Son *confort moral*, autant que son *confort physique*, sont donc essentiels. L'ange-gardien va donc non seulement l'informer, mais également veiller à son confort physique, en lui apportant quand c'est possible de l'eau, à manger, en remontant son col s'il se plaint du froid et que ses mains sont prisonnières d'un *armlock* (tube métallique), etc. ». L'ange-gardien veille ainsi à la tranquillité de son protégé. Au besoin, il l'aide même à se rendre aux toilettes. Cette tâche relève par excellence du domaine du *care* (Brugère, 2011). Or elle est effectuée par des femmes dans trois quarts des cas. Bien que les anges n'aient *en théorie* pas de sexe, chez les Refuseurs, ils en ont un et il est féminin. Ajoutons que ce rôle est rempli par des femmes à la retraite dans plus de la moitié des actions, alors qu'elles sont peu nombreuses et qu'elles n'appartiennent pas au noyau dur, puisqu'elles ne participent aux actions que de manière épisodique.

- 20 Au-delà de ce simple rôle, ce sont aussi les femmes qui, au quotidien, entretiennent la cohésion et la convivialité militantes. Il n'est pas rare que certaines apportent un gâteau (« fait maison ») ou des boissons, ni qu'elles s'occupent de l'infirmerie. Les soirées festives sont systématiquement initiées et organisées par elles. Lors du décès tragique d'un des membres du noyau dur, âgé d'une trentaine d'années, ce sont encore deux femmes, pourtant récemment arrivées dans l'organisation, qui assurent la liaison entre la famille du défunt et les Refuseurs, afin que ces derniers puissent participer aux obsèques. Le maintien des liens affectifs revient ainsi principalement aux femmes (Robnett, 1996).
- 21 Les tâches assignées aux militantes sont aussi les plus dévalorisées socialement. Ces activités sont invisibilisées et, par conséquent, n'apportent pas les rétributions symboliques attachées au porte-parolat. Le nettoyage ou la vaisselle valent au mieux un discret remerciement et, plus souvent, une indifférence à l'égard de ces « basses besognes » (Blais, 2008). Les activités féminines sont donc moins cotées *symboliquement* (Bargel, 2009) et elles le sont aussi *financièrement*, puisqu'à travail égal les militantes sont moins rémunérées que les militants. La moitié des vingt membres du noyau dur sont des femmes. Pourtant, au sein du noyau, le cercle resserré de sept personnes que le leader a choisies d'« indemniser » ne comporte que deux femmes (soit moins d'un tiers). Les hommes ne travaillent pas davantage que les femmes mais sont plus nombreux à être rémunérés. Cette discrimination salariale signifie qu'une partie du travail féminin est effectué à titre gracieux.
- 22 Ici, le travail militant des femmes fait l'objet d'une exploitation masculine. Le terme d'*exploitation* convient d'autant mieux au cas des Refuseurs qu'une partie importante de ce travail consiste à faire fonctionner leur magasin de produits militants. Plusieurs femmes consacrent gratuitement de leur temps à aller chercher des marchandises auprès des fournisseurs, à gérer les problèmes de clientèle, à préparer les colis puis à les envoyer aux clients. Les bénéfices tirés de cette activité commerciale (environ 5 000 euros par mois) sont reversés sous forme de salaire à cinq hommes et deux femmes. Pourtant, lors des séances de travail qui se tiennent tous les mercredis après-midi au local dans lequel est stockée la marchandise, le nombre de militantes est égal à celui de militants. En entretien, plusieurs militantes non salariées et membres du noyau dur ne manquent d'ailleurs pas de se plaindre de ce travail exploité, dans lequel elles disent avoir été « embarquées » malgré elles.
- 23 Il est important de noter que, si les tâches subalternes sont presque exclusivement assignées aux femmes, toutes les militantes n'y sont pas soumises de la même manière (Dunezat, 2004). L'exemple de Catherine est révélateur. Agée de 52 ans, cette femme est dessinatrice de presse et propriétaire d'un appartement de cinq pièces au cœur de Paris. Lorsqu'une décision collective lui déplaît, Catherine ne se gêne pas pour le faire savoir. Et elle boycotte régulièrement les ordres du leader. Elle est la seule militante à pratiquer une telle

insubordination. D'ailleurs, Thierry lui confie rarement les tâches ingrates, les réservant plutôt aux néo-militantes. Et occasionnellement, Catherine prend des initiatives qui entraînent avec elle le reste du groupe. Cette capacité d'entraînement est manifestement corrélée à sa profession, son expérience, son âge et son patrimoine. Catherine possède un capital social, militant et économique incommensurablement supérieur à celui de ses camarades hommes et femmes, âgés en moyenne 26 ans, récemment entrés dans la carrière militante et locataires de leur logement. Lors d'une discussion informelle au cours de laquelle je lui fais part de cette observation, Catherine me répond, en guise d'explication : « moi, à part ma mère, on ne m'a jamais donné d'ordres ! ». Les caractéristiques biographiques de cette femme lui confèrent des compétences de leadership et la prédisposent à un rapport critique à l'égard de la hiérarchie, y compris masculine. Ainsi, la position singulière occupée par Catherine au sein des Refuseurs semble en apparence infirmer le constat de la domination masculine. En réalité, ce cas « négatif » ne remet pas fondamentalement en cause la logique patriarcale. Il indique simplement que, pour éviter une conception binaire du social, l'analyse sociologique doit articuler le facteur du sexe avec ceux de la classe sociale et de l'âge, comme y invitent les théories de l'intersectionnalité (Chauvin & Jaunait, 2012). Appréhendé dans cette optique, le cas de Catherine démontre une certaine « élasticité des normes de genre » (Bargel, 2005, p. 42).

24 Notons enfin, comme nous allons le détailler dans la partie suivante, que les militantes ne partagent ni le même vécu ni les mêmes impressions quant à la place de la domination masculine au sein des Refuseurs.

« Ah, les femmes... » : chronique du sexisme ordinaire dans l'espace militant

- 25 Au-delà de la division genrée du travail militant, l'observation des interactions internes laisse aussi apparaître un sexisme ordinaire très présent dans le groupe. Drague lourdement insistante, allusions sexuelles, sobriquets paternalistes (« ma belle », « ma jolie »), blagues sexistes et commentaires ambigus (« déplacés », me dit une militante en ayant fait l'objet) sur la tenue vestimentaire constituent une violence symbolique quotidienne qui ramène efficacement les femmes à leur statut inférieur.
- 26 Les entretiens semi-directifs menés avec les militantes indiquent que la drague insistante, le paternalisme et le harcèlement sexuel sont principalement du fait des militants les plus chevronnés, comme si l'ancienneté conférait un « droit de propriété » sur les femmes. En revanche, les blagues et les commentaires misogynes semblent davantage venir des primo-militants. Début 2014, par exemple, un militant affiche sur sa page Facebook une image représentant un ouvrier en bleu de travail penché sur un énorme livre comportant plusieurs milliers de pages. D'un air interrogatif, l'homme consulte cet ouvrage intitulé : « Manuel pour comprendre la femme ». Cette caricature sexiste reconduit l'idée qu'il existerait une identité féminine « incompréhensible » et universellement partagée. Une militante des Refuseurs envoie une réponse acerbe (sous forme de commentaire Facebook) au militant qui a diffusé cette image : « **LA** femme... je vais t'avouer un truc, nous sommes plusieurs... ». Un homme – l'un des plus anciens membres des Refuseurs – renchérit par le commentaire suivant : « Enlève cette image, c'est ridicule ». Les militants les plus politisés ont généralement intériorisé l'interdit visant l'humour sexiste.
- 27 Une autre scène va dans le même sens et concerne le choix du vocabulaire. Alors qu'un étudiant d'une vingtaine d'années participant pour la première fois à une action des Refuseurs parle des « putes » du bois de Vincennes, il se fait immédiatement corriger en ces termes par un dirigeant du collectif : « Ici [sous-entendu "dans notre organisation"], on dit les "travailleuses du sexe", pas les "putes" ! ». Les mots employés diffèrent donc en fonction des individus. Ils diffèrent aussi en fonction des situations. En effet, lorsque les hommes sont seuls entre eux, ils qualifient certaines de leurs camarades femmes en utilisant des adjectifs – « bonne », « chieuse » – qu'ils n'emploient jamais en présence des femmes.
- 28 Les comportements sexistes s'accompagnent d'une violence verbale à l'encontre des militantes. D'après mes comptages, au cours des réunions, les femmes se font interrompre quatre fois plus que les hommes. Et lorsqu'une femme se fait couper la parole c'est, presque

« Moi je ne sais toujours pas ce que j'en pense en fait de tout ça. Mais si il y a de la violence au sein du groupe, ça va être facile pour moi de trancher et je trouve qu'il y en a beaucoup trop ! Mais du coup je vois que moi aussi ça m'en génère. Parce que dans ma manière de répondre quand un mec me coupe la parole – "nan mais François, attends, c'est moi qui parle, là" – moi je me fais une violence pour oser le dire, je me fais violence pour assumer de l'avoir dit. Je trouve que c'est violent, du coup je ne suis pas à l'aise dans cette situation ».

« Pendant un stage de formation, on débattait en groupe pour savoir si, afin de protéger les droits des animaux, on serait prêt à jeter du faux sang à la figure d'une vedette portant un manteau de fourrure. Y'avait deux mecs qui étaient un peu des clichés de mecs et qui disent qu'ils ne le feraient pas. Le premier dit que les animaux, lui, il les mange. Et le deuxième dit que la cause animale ce n'est pas du tout sa priorité. Donc vraiment les deux trucs à ne pas dire face à des défenseurs des animaux. Sauf que bon, ça, visiblement, les deux, ils ne le savaient pas et moi non plus à cette époque-là. Et moi je commence à essayer d'expliquer que culturellement, ben, aller envoyer du faux sang sur quelqu'un c'est vrai que ça, pour le coup, c'est une attaque personnelle, que moi je refuserais de faire, mais par contre on pourrait peut-être essayer de leur proposer des séances d'épilation de leur manteau ou autre chose. Et là tout d'un coup, j'avais même pas fini, j'avais rien dit, j'avais même pas eu le temps de dire tout ça, que tout d'un coup t'as un mec qui saute en l'air en criant [elle se lève de son siège pour mimer le militant qui s'insurge] "ouais nan maiiiiiiii atttttteennnnnndddd, t'as pas le droit de pas le faire !!!". Il l'a vraiment pris contre lui. Et comme c'est un petit gringalet, il n'osait pas s'attaquer aux deux monstres qui avaient dit "moi les animaux je les bouffe" et "c'est pas ma priorité". Donc tu vois c'était plus facile de s'en prendre à une meuf. Et du coup il m'a enchaîné un petit moment ».

« - Julie : Le week-end dernier je me suis vraiment sentie agressée par le mec antiséciste ⁸.
- Mathieu : Euh... quand ça ?
- Julie : Pendant l'atelier sur violence et non-violence. Quand tu as proposé le scénario d'un ministre qui porte de la fourrure et que tu as demandé si on serait prêt à lui verser du faux sang dessus, j'ai dit que je ne le ferai pas et que je trouvais ça violent. Quand j'ai commencé à me justifier, le type m'a agressée en me disant que lui avait joué le jeu pour les autres situations, que je ne pouvais pas dire ça. Et il s'est bien gardé de gueuler sur les deux autres mecs. C'était plus facile de s'en prendre à moi.
- Mathieu : Ah nan mais c'est une maladresse de sa part, il ne voulait pas t'agresser mais juste te faire comprendre que l'antisécisme et la lutte contre les fourrures n'est pas quelque chose de secondaire, que c'est un combat primordial ».

32 Précisons que, placées dans une situation similaire, toutes les femmes ne vivent pas les choses de la même manière. Les remarques formulées à l'encontre des comportements sexistes

viennent souvent des mêmes militantes. Les plus enclines à notifier aux hommes leurs attitudes sexistes ont en commun d'avoir une carrière militante relativement longue. Pour la plupart des femmes membres des Refuseurs, il s'agit de la première adhésion à une organisation militante. Ce n'est pas le cas de Julia (26 ans, bibliothécaire), Diane (24 ans, doctorante en philosophie) et Camille (21 ans, étudiante à Sciences Po). Ces trois militantes sont *à la fois* les plus critiques de la domination masculine au sein des Refuseurs *et* les plus expérimentées politiquement. L'entretien effectué avec Diane conforte l'idée que, plus que d'une corrélation, il s'agit d'un lien de causalité. En effet, à propos de la « drague insistante » de certains militants, Diane affirme : « Je n'avais jamais connu ça avant. Pourtant j'en ai vu quelques-unes des orga ! ». Les précédentes expériences militantes (dans le syndicalisme étudiant, la solidarité internationale et la cause environnementale) de ces trois femmes semblent leur offrir un point de comparaison pour critiquer le sexisme. Par ailleurs, ces militantes les plus politisées sont également les plus diplômées du groupe.

- 33 Le groupe des hommes n'est pas davantage homogène que celui des femmes. Il est traversé par des rapports de domination, principalement fondés sur une différence de capital médiatique, de capital militant et d'âge. Le leader concentre ainsi la plupart des prérogatives et des privilèges. Il est entouré par un cercle resserré de cinq collaborateurs, eux-mêmes en supériorité par rapport au reste des militants masculins. De l'hétérogénéité du groupe masculin (et des masculinités) découle l'existence de plusieurs manières de dominer. Par exemple, alors que le leader n'hésite pas à donner des ordres aux femmes, les néo-militants ont une attitude moins directive ; ils se contentent de laisser les femmes s'occuper à leur place des tâches ingrates.
- 34 Le groupe masculin est également traversé par un clivage de sexualité. Les Refuseurs élaborent un discours fermement engagé en faveur des droits des homosexuels. Ils collaborent avec Act Up Paris et ils confectionnent et diffusent des autocollants sur lesquels sont inscrits les slogans « Oui au mariage pour tous » et « Mieux vaut un mariage gay qu'un mariage triste ». Pourtant, au cours d'un entretien, une militante (Camille) raconte :

« Tu sais, quand on est allés à Notre-Dame-des-Landes, pour passer le week-end à la ZAD, ben le soir on dormait tous dans une grande maison. Et là, à un moment, on a eu un débat, je ne sais pas si tu te souviens ? C'était : "Est-ce qu'on serait prêt à embrasser quelqu'un du même sexe dans un objectif militant ? [elle insiste en prononçant "dans un objectif militant"]". Pas pour rien hein, pour un but militant !". Tous les hommes ont répondu "non, ça me dérangerait" et toutes les femmes ont répondu "oui". On a eu le pur exemple du sexisme masculin, de la domination et de l'idée... [elle ne finit pas sa phrase] ».

- 35 Les comportements sexistes et hétéronormés s'inscrivent dans le corps même des individus et se manifestent physiquement *via*, en l'occurrence, un sentiment de honte et/ou de dégoût à l'idée d'embrasser un autre homme (Bourdieu, 1980, p. 88). L'anecdote racontée par Camille révèle que, au-delà de la division sexuelle du travail (les femmes acceptent de remplir une tâche que les hommes refusent de faire), un principe normatif hétérosexuel modèle les réactions des militants hommes. De leur côté, les femmes se déclarent prêtes à embrasser une autre femme. Cette différence d'attitudes illustre le lien étroit entre hétéronormativité et domination masculine : le rejet de l'homosexuel permet l'affirmation du genre masculin (Borrillo, 2000, pp. 17-18). La stigmatisation des personnes échappant au stéréotype du « vrai » homme (homosexuels, hommes efféminés) permet de se rassurer sur sa propre « normalité » (Carnino, 2005, p.46).
- 36 *Ce que la domination masculine fait au militantisme* vient d'être analysé et peut se résumer ainsi : elle entraîne une répartition sexuée du travail militant et elle alimente une culture organisationnelle sexiste. Etant donné que le militantisme constitue à la fois un produit et un mode de (re)production des rapports de genre (Bargel & Dunezat, 2009, p. 252), la question doit aussi être appréhendée dans l'autre sens, afin d'analyser *ce que le militantisme fait à la domination masculine*. Il s'agit de s'interroger sur la façon dont l'espace militant *reconfigure* les rapports de domination masculine caractéristiques de la société contemporaine. Car l'action collective constitue un « espace-temps » au sein duquel les rapports sociaux de sexe se trouvent constamment « rejoués » (Dunezat, 2006). Les organisations militantes ne se contentent pas d'accueillir des individus ; elles sont elles-mêmes des instances de socialisation (Bargel, 2008)

- qui façonnent l'*habitus* de leurs membres à travers la formation politique qu'ils leur offrent (Ethuïn, 2003) ou, de manière plus informelle, à travers la sociabilité militante (Yon, 2005).
- 37 Certaines pratiques militantes contribuent à affaiblir le pouvoir des hommes. Le respect du principe de parité évite le monopole masculin des postes de direction. La tenue d'assemblées générales non-mixtes entre militantes femmes apporte des avancées concrètes en leur permettant de s'exprimer plus librement qu'en réunions mixtes où la parole est généralement confisquée par les hommes (Delphy, 2008). La double liste des tours de parole (qui permet qu'une femme intervienne avant un homme même si elle s'est inscrite après lui sur la liste) va dans le même sens.
- 38 Chez les Refuseurs, aucune de ces pratiques n'est mise en œuvre. La faible expérience militante de la plupart des membres (hommes et femmes) permet de comprendre qu'aucun ne demande la mise en place de telles pratiques féministes, puisqu'ils n'en ont tout simplement pas connaissance. Les militants hommes ne semblent pas s'apercevoir de la domination qu'ils exercent. À cet égard, la réflexivité collective et la « conscience de genre » (Varikas, 1991 ; Achin & Naudier, 2010) sont très faibles. Les rares à percevoir cette asymétrie ne considèrent pas qu'il s'agisse d'un problème prioritaire. Ils préfèrent consacrer leur énergie aux actions de désobéissance civile en soulignant que lorsque le sexisme aura disparu de la société toute entière, il disparaîtra automatiquement de leur organisation. Ces militants hommes appréhendent ainsi le féminisme sur un mode « humaniste » (Jacquemart, 2012) au sens où, à leurs yeux, le combat pour les droits des femmes constitue une sous-partie d'une lutte politique plus large. Leur engagement ne remet donc pas en question les normes de genre. Comme le relève Alban Jacquemart à propos de l'association Mix-Cité, les Refuseurs « maintiennent leur engagement féministe et sa cohérence, en minorant, voire en ignorant, la question des rapports de genre dans le cadre militant » (Jacquemart, 2013a, p. 57). En l'espèce, la domination masculine n'est pas prise en charge (aucune pratique spécifiquement *féministe* n'est instaurée dans l'organisation) et reste très faiblement prise en compte (les hommes n'ont pas conscience du problème ou, au mieux, ils le jugent secondaire).
- 39 Malgré leur important capital culturel (réputé favoriser les dispositions à la réflexivité), les hommes du collectif ne semblent pas percevoir la domination exercée sur les femmes. En entretien, en dépit de mes questions insistantes en ce sens, aucun d'eux ne reconnaît le caractère genré de la répartition des tâches ni l'ambiance machiste qui règne dans l'organisation. Cette sorte de refoulement collectif permet d'évacuer les tensions suscitées par le décalage entre un discours féministe et des pratiques sexistes.
- 40 Contrairement à leurs camarades masculins, les femmes interrogées en entretien ou au cours de conversations informelles font preuve d'une plus grande lucidité. La majeure partie ne semble pas percevoir le caractère genré de la répartition des tâches⁹, mais elles ont dans l'ensemble une nette conscience du climat sexiste qui règne chez les Refuseurs. Plusieurs soulignent d'ailleurs que *le sexisme est plus fort dans l'organisation qu'en dehors*. Lors d'une discussion par courriers électroniques, une membre du noyau dur raconte :

« J'ai trouvé que c'était un milieu assez sexiste et il y a eu pas mal de remarques un peu déplacées. Ça n'a jamais dépassé une ligne rouge et c'était pas bien méchant, mais ça a pu être gênant parfois. Et ces remarques ne sont pas venues d'une seule personne mais c'était plutôt répandu. [...] Par "milieu assez sexiste" j'entends tout ce qui est blagues de cul, drague un peu trop lourde ou insistante et bien sûr les petites phrases connotées sexuellement, avec sous-entendus. Cette forme de sexisme est bien répandu, c'est même *la fois où je l'ai le plus ressenti dans ma vie*. Je trouve ça sacrément paradoxal pour un milieu qui prône la convergence des luttes. [...] Quand j'allais dans le squat [le local du groupe], j'avais pas trop envie de me retrouver seule et je me suis arrangée pour pas trop y aller... ».

- 41 En entretien, une autre militante :

« Il faudrait une vraie prise de conscience du sexisme de certains des mecs qui dirigent les Refuseurs, du machisme, du... je sais pas comment dire. [...] J'ai eu l'occasion d'en discuter avec les autres nanas et je suis sûre que, chacune avec notre sensibilité, on met des mots différents, mais je suis sûre qu'il y a un vrai problème de genre, qui vient de certains militants en particulier. Ça j'en suis convaincue. Et on le gère toutes de manière différente. Certaines appellent ça du "harcèlement". D'autres appellent ça du "flirt" et elles en jouent, ça leur fait plaisir, c'est rigolo,

c'est flatteur. Mais tout ça, ça dépend de "à quel point tu es encore sous la domination masculine ou pas ?". Et toutes les nanas des Refuseurs que j'ai croisées ont eu des problèmes. [...] Donc ça commence à faire un peu beaucoup, c'est que ça arrive plus qu'une fois par an... ».

- 42 La première de ces deux femmes a appartenu à quatre organisations différentes avant de rejoindre les Refuseurs. Elle affirme pourtant n'avoir jamais connu un niveau de sexisme aussi élevé. La deuxième femme confirme ce constat, en soulignant que « toutes » les femmes du collectif ont subi le comportement « machiste », voire le « harcèlement », de certains « dirigeants ». Dans le cas des Refuseurs, *ce que le militantisme fait à la domination masculine* s'apparente ainsi à un effet amplificateur. Le sévère témoignage de ces militantes peut être mis en parallèle avec la division sexuelle du travail militant précédemment décrite. Ces deux éléments indiquent que l'espace militant consolide la domination masculine. Aucun espace de discussion collective n'est ouvert pour aborder ces problèmes et, par conséquent, aucune pratique n'est envisagée pour tenter d'y remédier.
- 43 D'où la question suivante : comment ces militantes font-elles tenir ensemble leurs valeurs féministes et leur conscience du sexisme régnant au sein de l'organisation ? D'après mes observations, les femmes n'utilisent pas le discours féministe du groupe pour dénoncer la façon dont il fonctionne réellement au quotidien. Néanmoins, la domination masculine trouve sur son chemin des résistances diverses, qui la fragilisent sans l'attaquer frontalement. Présentons à présent les effets produits par le paradoxe d'un groupe qui s'affiche ouvertement féministe tout en consolidant la domination des hommes sur les femmes.

« Ciao les mecs » : la critique par l'*exit* et les stratégies de microrésistance

- 44 Bien que toutes les militantes interrogées aient conscience du sexisme, il n'est ni vécu ni perçu de manière identique par chacune d'elles. De multiples facteurs individuels et conjoncturels influent sur ces différences. À ce titre, les militantes les moins intégrées dans le groupe sont les plus vulnérables. Elles font l'objet de remarques plus fréquentes et insistantes que les militantes ayant, par exemple, un conjoint au sein du groupe. Le fait d'être accompagnée par un homme semble constituer une certaine forme de protection.
- 45 Céline, âgée de vingt-trois ans et membre du noyau dur, en fait d'ailleurs le constat. Elle est arrivée chez les Refuseurs en même temps que son ami d'enfance, Daniel, avec qui elle passe la majeure partie de son temps. En entretien, après avoir insisté sur la fréquence des blagues sexistes, Céline ajoute :
- « Mais moi c'est un peu particulier, il faut dire que j'ai un super pote dans le groupe, Daniel. Donc dans tous les cas, même si je suis entourée de personnes que je ne vais pas forcément apprécier, ben voilà, j'ai un pote à qui me raccrocher. Et souvent on pense à la même chose et si on ne pense pas à la même chose, ben, on arrive à en parler. Peut-être que c'est ça aussi qui me permet de rester, parce que du coup j'ai ce truc qui me fait souffler. Je suis un peu moins visée que d'autres meufs. Mais oui y'a du sexisme ordinaire dans le sens où y'a une forme de drague constante ».
- 46 Céline se considère moins victime du sexisme que les autres militantes. Elle lie cette relative tranquillité au fait d'être proche d'un des hommes du noyau dur. Daniel appartient au groupe masculin qui domine le groupe féminin de Céline. D'ailleurs, alors que tous deux travaillent environ huit heures par semaine pour les Refuseurs, Daniel est rémunéré mais Céline ne l'est pas. *En tant qu'homme*, Daniel participe ainsi à la domination et à l'exploitation de Céline. Mais en tant qu'ami, Daniel est pour elle un *allié* – et ce malgré, ou « grâce à », son appartenance au groupe dominant. Elle peut, dit-elle, se « raccrocher » à lui. Leur amitié lui permet de « souffler ». C'est en tout cas ainsi que Céline interprète le fait qu'elle soit moins victime de blagues sexistes que les autres militantes.
- 47 En l'espèce, l'alliance d'une femme à un homme réduit sa vulnérabilité. *Individuellement*, une telle alliance peut constituer une stratégie de défense. Mais *socialement*, ce type d'alliance reste prisonnier des rapports de domination masculine puisqu'il perpétue la mise sous tutelle des femmes : la femme n'est (mieux) protégée que grâce à son lien privilégié avec l'un des membres du groupe dominant. Aux yeux des hommes, il est interdit (consciemment ou non)

de toucher à une militante qui *appartient* déjà symboliquement à l'un d'eux (parce qu'elle est son amie ou sa compagne).

- 48 Quelles que soient leurs relations amicales et/ou affectives avec leurs camarades hommes, toutes les femmes du collectif mettent en place différentes formes de microrésistance. Pour parer aux blagues sexistes, certaines militantes les anticipent, ne laissant pas aux hommes le temps de les formuler. Au cours d'une conversation informelle, Clémence me raconte avoir été plusieurs fois victime de la même plaisanterie. Lorsque les membres des Refuseurs évoquent la nécessité de mettre en place une récolte de dons dans la rue, il se trouve toujours un homme pour l'interpeller à haute voix : « Bon ben Clémence, c'est toi qui va t'en charger ». Prononcée sur un ton souriant et accompagnée d'un sourire complice, cette interpellation, qui fait rire tous les hommes présents, repose sur l'idée que Clémence, parce qu'elle est une femme, va vendre ses charmes pour ramener de l'argent dans la caisse commune. L'assimilation de la féminité à la prostitution sous-tend cette blague machiste qui, parce qu'elle se présente sous un jour humoristique, rend acceptable une remarque qui, autrement, susciterait l'indignation.
- 49 Lassée, Clémence finit par faire la blague elle-même. Lorsque le thème de la récolte de dons arrive dans une discussion, Clémence ne laisse pas aux hommes le temps de faire cette blague. Prenant les devants, elle affirme elle-même, en ondulant les épaules et la poitrine pour mimer une attitude ostensiblement aguicheuse : « ben je vais m'en occuper ». Par l'autodérision préventive, elle évite ainsi d'être l'objet des moqueries masculines. Lorsque la blague vient d'un homme, elle est une manière d'inférioriser, voire d'humilier. La même blague faite par la victime peut à première vue être interprétée comme une forme suprême d'aliénation, témoignant du profond degré d'intériorisation de son infériorité. Mais cette interprétation me semble manquer la charge stratégique que revêt l'autodérision. Dans le cas de Clémence, cette autodérision peut, au contraire, être comprise comme une tentative de se réappropriier le stigmate (« femme = prostituée »). La militante reconduit en effet une blague machiste mais, ce faisant, elle *prive* les hommes de la possibilité d'énoncer cette blague et, de la sorte, elle enclenche un processus de réappropriation de sa féminité.
- 50 De même que Clémence tente d'atténuer le poids du sexisme ordinaire, toutes les militantes ne se laissent pas assigner aux tâches subalternes (*cf. supra* le cas de Catherine). Ce refus, bien qu'il soit généralement individuel et dissimulé, n'en est pas moins réel. Certaines militantes font semblant de ne pas entendre les directives qui leur sont adressées par les hommes. D'autres font mine d'avoir oublié une tâche pour justifier de ne l'avoir pas faite, elles s'abstiennent de décrocher leur téléphone pour ne pas recevoir de nouveaux ordres, elles ralentissent le rythme de travail lorsque le dirigeant s'absente pour fumer une cigarette, elles se réfugient dans un coin du local où elles passent inaperçues et sont donc moins sollicitées, etc.
- 51 Cet infiniment petit de la résistance à la division sexuelle du travail est principalement pratiqué par les militantes les moins expérimentées politiquement, qui sont également les moins disposées à s'élever ouvertement contre les comportements et les propos sexistes (*cf. supra*). Ce type de résistance n'est ni pleinement conscientisé, ni tout à fait inconscient, puisque, en entretien, les militantes évoquent d'elles-mêmes le « ras-le-bol » d'être cantonnées au « sale boulot ». Partager ces griefs avec le sociologue peut d'ailleurs être interprété comme une stratégie supplémentaire de microrésistance. En me dévoilant certaines anecdotes révélatrices de la domination masculine, les militantes savent que je serai potentiellement amené à les rendre publiques et, par conséquent, à les aider à (d)énoncer une domination qui, jusqu'alors, ne disait pas son nom.
- 52 Ces microrésistances existent principalement sur le mode de la dissimulation. L'anthropologue américain James C. Scott (2009) et l'historien allemand Alf Lüdtke (2000) ont montré, dans d'autres contextes, que la condition de félicité de cette « infrapolitique des subalternes » et de ce « quant-à-soi » réside dans leur capacité à demeurer cachés. Le refus d'assumer une critique explicite de la domination masculine constitue à la fois leur force et leur faiblesse. Leur force car ces stratégies sont difficiles à contrer dans la mesure où elles s'élaborent dans le dos des dominants. Leur faiblesse car en refusant de s'afficher comme telles, ces résistances ne remettent pas ouvertement en cause ce qu'elles combattent. Elles procèdent par une voie oblique qui fragilise la domination sans pour autant s'attaquer à ses racines. D'un point de vue

sociologique, il ne s'agit aucunement de déplorer l'absence de résistance publique et collective ou, pour le dire comme Albert Hirschmann, l'absence de prise de parole (*voice*). En effet, les stratégies des acteurs sont contraintes par le répertoire d'action disponible (Tilly, 1978). Si les militantes n'expriment pas leur critique par le biais d'une *prise de parole* c'est simplement qu'elles n'en ont pas la possibilité. Aucun temps, aucun lieu ni aucune procédure ne sont prévus à cet effet. La critique féminine de la domination masculine oscille ainsi entre deux attitudes : une loyauté *apparente* – puisque les femmes résistent *dans le dos* des hommes – et la défection (Hirschmann, 2001).

53 Parallèlement aux microrésistances, la défection constitue en effet la seconde forme de résistance au pouvoir des hommes (Dunezat, 2011). Durant les dix-huit mois d'observation participante, le noyau dur du collectif a toujours réuni entre quinze et vingt membres, à parité de sexe. Pourtant, une différence essentielle existe entre hommes et femmes puisque les premiers restent en moyenne chez les Refuseurs durant deux ans tandis que les secondes quittent le groupe après six mois d'appartenance. Autrement dit, le *turn-over* de l'effectif féminin est quatre fois plus intense que celui masculin.

54 Chez les Refuseurs, le désengagement (Fillieule, 2005 ; Bennani-Chraïbi, 2009) des femmes est systématiquement individuel, intentionnel et, presque toujours, silencieux. Les militantes du noyau dur s'en vont sans prévenir, sans s'en expliquer et sans laisser de trace. En recroisant cinq d'entre elles dans d'autres espaces militants et en effectuant un entretien semi-directif avec deux autres quelques semaines avant leur départ respectif, j'ai récolté plusieurs informations concordantes. Ces départs sont à la fois la conséquence de la domination masculine – les femmes n'ont pas leur place dans le groupe et sont informellement poussées vers la sortie – *et* une manière d'y résister – en quittant l'organisation les femmes manifestent, fut-ce silencieusement, leur mécontentement.

55 Une des militantes affirme en entretien :

« Chez les Refuseurs c'est plein de petits trucs. C'est des petits commentaires permanents sur le fait que "la fête après l'action permet de draguer les jolies militantes qu'on a chez nous", c'est l'incapacité de beaucoup de mecs à être dans autre chose que des jeux de séduction. C'est tout ça qui fait qu'il y a un moment où *les nanas elles s'effacent. Elles ne restent pas* ».

56 À une exception près (un déménagement à l'étranger), toutes les militantes justifient leur départ en critiquant le sexisme et en faisant part du sentiment de relégation (« on n'est jamais écoutées ») et d'épuisement (« je n'en pouvais plus ») généré par l'attitude de leurs camarades masculins.

57 Dans ce contexte, la défection féminine est l'aboutissement d'une exclusion informelle qui, en étouffant la parole des femmes, les conduit progressivement vers la sortie. Cette sortie est en grande partie contrainte mais elle est aussi, en un sens, une forme de critique. D'abord parce que le départ est vécu comme une manière de se libérer d'un carcan et de manifester un désaccord avec le fonctionnement sexiste du groupe. Ensuite parce que, objectivement, ces départs privent l'organisation de précieuses « ressources humaines » intensément investies dans les tâches domestiques et subalternes indispensables au bon fonctionnement quotidien de l'organisation. Le leader du groupe a d'ailleurs conscience des difficultés engendrées par la multiplication des défections puisqu'il affirme, en entretien :

« Il faut qu'on arrête de perdre les savoir-faire. Mine de rien des gens qu'ont fait pas mal d'actions, donc qui à la fois ont eu ce courage, cette volonté de se griller et qui en parallèle, du coup, peuvent conceptualiser ce qu'ils ont fait, intellectualiser et du coup conseiller d'autres gens, adapter les circonstances, transmettre, éventuellement en formant – et bien c'est rare. Et quand on en a et qu'on les perd et ben c'est une grosse perte. Donc maintenant j'ai décidé – et là c'est JE – de salarier. [...] On veut une super efficacité et sachant que les savoir-faire sont difficiles à accumuler, ben quand on perd quelqu'un, on le perd vraiment et quand on n'a pas des permanents immédiatement mobilisables, ben on est très faibles ».

58 Thierry espère donc endiguer les défections en salariant les membres du noyau dur. Auteur d'un mémoire de recherche en sociologie politique du militantisme, Thierry connaît le fameux article de Daniel Gaxie. Il sait que la dévotion à une cause ne suffit généralement pas à maintenir l'engagement militant. Ce dernier est d'autant plus susceptible de s'inscrire dans la

durée qu'il fournit à ceux qui s'y investissent des rétributions individuelles, à la fois matérielles et symboliques (Gaxie, 1977). C'est pourquoi, en salariant certains membres du noyau dur pour les « récompenser » (c'est le terme qu'il emploie) du travail qu'ils fournissaient jusqu'alors gratuitement, Thierry espère endiguer leurs départs. À dater de début 2013, cinq militants et deux militantes sont ainsi « indemnisés » pour le temps qu'ils consacrent aux Refuseurs.

59 Mais contrairement aux attentes de Thierry, l'introduction du salariat ne parvient pas à réduire la fréquence des départs. La raison est simple : les défections sont en grande majorité féminines, ce dont Thierry ne semble pas s'être aperçu. En salariant majoritairement des hommes (70% des salariés), Thierry tente de fidéliser les membres de l'organisation qui, de toute façon, étaient *déjà* les plus fidèles et les moins disposés à partir. Le projet de salarisation manque sa cible. En renforçant l'assignation des femmes aux tâches les moins rémunérées, la salarisation n'entrave en rien la rapidité des défections féminines.

60 Les femmes quittent d'autant plus facilement l'organisation que le coût de leur sortie est relativement faible (Bennani-Chraïbi & Fillieule, 2003). Les militantes sont certes attachées à la cause altermondialiste défendue par leur collectif. Mais, outre le cas de Céline (*cf. supra*, sa proximité avec Daniel), peu de contraintes affectives pèsent sur elles. Faiblement insérées dans un réseau de camaraderie, leur départ ne risque donc pas de briser des amitiés. De même, comme la plupart des militantes ne sont pas salariées de l'organisation, elles peuvent partir du jour au lendemain, comme cela arrive fréquemment. La dépendance des hommes à l'égard du groupe est plus forte. Ils sont matériellement (le salaire qui leur permet de vivre), juridiquement (ils sont engagés par un contrat écrit ou oral) et affectivement (à travers de forts liens personnels avec le leader) retenus par leur organisation (Lefebvre, 2008, pp. 234-235).

61 Les deux militantes que Thierry salarie à partir de janvier 2013 font exception. Lorsque je mets un terme à mon enquête, en mars 2014, elles sont encore membres des Refuseurs alors que les autres militantes rencontrées durant mon enquête ont toutes quitté l'organisation, ou la quitteront peu de temps après. Sélectionnées par Thierry afin de « récompenser leur fidélité » (ce sont deux des plus anciennes militantes du collectif), elles sont, en retour, « fidélisées » par leur nouveau salaire. Cependant, le passage du statut de bénévole à celui d'employé ne modifie pas la nature des tâches auxquelles elles sont assignées, puisque la première conserve son rôle de caméraman et la deuxième s'occupe essentiellement de l'achat du matériel.

62 Le désengagement des femmes les libère individuellement du poids de la domination masculine qui règne dans l'organisation. Mais ces départs restent majoritairement silencieux, donc ne s'en prennent pas ouvertement au pouvoir des hommes, qui reste globalement intact. L'arrivée régulière des nouvelles militantes au sein du noyau dur compense le départ des anciennes et préserve la stabilité numérique de l'effectif féminin. Les individus changent mais la domination demeure. L'intensité du *turn-over* féminin est sous-tendue par une critique *individualisée* de la domination masculine. Or les départs individuels font obstacle à l'élaboration d'une résistance *collective*. En effet, les femmes ne se fréquentent pas suffisamment longtemps pour faire véritablement connaissance et développer une solidarité féminine, voire féministe.

Conclusion

63 La mise en évidence du caractère genré de la division du travail militant rend visible l'influence de la domination masculine sur la structuration du fonctionnement interne du collectif des Refuseurs. L'assignation des femmes aux tâches domestiques et aux places subalternes se double d'une violence symbolique quotidienne. Alors que l'inégale répartition des tâches passe largement inaperçue aux yeux des hommes *et* des femmes, ces dernières ont une nette conscience des propos et des comportements sexistes dont elles sont victimes. Le sentiment de relégation et la difficulté à s'intégrer dans le groupe suscitent des stratégies de microrésistance et des défections fréquentes des militantes. Cette critique par l'*exit* constitue une forme de salut individuel mais entrave la constitution d'un véritable collectif féminin susceptible de remettre frontalement en question le pouvoir et les privilèges masculins.

Ces observations invitent à mieux prendre en compte la façon dont la (re)production de la domination masculine en milieu militant avantage les carrières des hommes. Notre enquête suggère en effet que la socialisation organisationnelle genrée produit un effet décisif sur le parcours des militant.e.s. Alors que la plupart des femmes quittent le collectif des Refuseurs quelques mois seulement après l'avoir intégré, les hommes s'engagent dans la durée. En outre, les hommes les plus investis obtiennent une série de rétributions (médiatisation, indemnité salariale) et de ressources (formation politique prodiguée par le leader, participation à la prise de décision) auxquelles leurs camarades femmes ne sauraient prétendre. Sur ce point, un futur retour comparatif sur la carrière militante des membres du collectif permettrait d'appréhender l'influence de la domination des hommes sur leur « ascension » militante.

Bibliographie

- ACHIN C. & D. NAUDIER (2010), « Trajectoires de femmes "ordinaires" dans les années 1970. La fabrique de la puissance d'agir féministe », *Sociologie*, vol. 1, pp. 77-93.
- AVANZA M., FILLIEULE O. & V. MONNEY (2013), « Les souffrances de la femme-quota. Le cas du syndicat suisse Unia », *Travail, genre et sociétés*, n° 30, pp. 33-51.
- BARGEL J. (2005), « La socialisation politique sexuée : apprentissage des pratiques politiques et normes de genre chez les jeunes militant.e.s », *Nouvelles Questions Féministes*, vol. 24, n° 3, pp. 36-49
- BARGEL J. (2008), *Aux Avant-postes. La socialisation au métier politique dans deux organisations de jeunesse de partis. Jeunes populaires (UMP) et Mouvement des jeunes socialistes (PS)*, Thèse de Science politique, Université Paris-I-Panthéon-Sorbonne
- BARGEL J. (2009), *Jeunes socialistes, jeunes UMP. Lieux et processus de socialisation politique*, Paris, Éditions Dalloz.
- BARGEL J. & X. DUNEZAT (2009), « Genre et militantisme », dans FILLIEULE O. *et al* (dir.), *Dictionnaire des mouvements sociaux*, Paris, Presses de Sciences Po, pp. 248-255.
- BENNANI-CHRAIBI M. (2009), « Exit, voice, loyalty », dans FILLIEULE O. *et al* (dir.), *Dictionnaire des mouvements sociaux*, Paris, Presses de Sciences Po.
- BENNANI-CHRAIBI M. & O. FILLIEULE (2003), « Exit, Voice, Loyalty et bien d'autres choses encore... », dans BENNANI-CHRAIBI M. & O. FILLIEULE (dir.), *Résistances et protestations dans les sociétés musulmanes*, Paris, Presses de Sciences Po, pp. 43-126.
- BERENI L. (2007), *De la Cause à la loi. Les mobilisations pour la parité politique en France (1992-2000)*, Thèse en science politique, Université Paris-I-Panthéon-Sorbonne.
- BERENI L. & A. REVILLARD (2012), « Un mouvement social paradigmatique ? Ce que le mouvement des femmes fait à la sociologie des mouvements sociaux », *Sociétés contemporaines*, n° 85, pp. 17-41.
- BERENI L. & al. (2008), *Introduction aux Gender Studies*, Bruxelles, Éditions De Boek.
- BLAIS M. (2008), « Féministes radicales et hommes proféministes : l'alliance piégée », dans DUPUIS-DERI F. (dir.), *Québec en Mouvements : idées et pratiques militantes contemporaines*, Montréal, Éditions Lux, pp. 147-175.
- BORRILLO D. (2000), *L'Homophobie*, Paris, Presses universitaires de France.
- BOURDIEU P. (1980), *Le Sens pratique*, Paris, Éditions de Minuit.
- BRUGERE F. (2011), *L'Éthique du « care »*, Paris, Presses universitaires de France.
- CARDON D. & F. GRANJON (2010), *Médiactivistes*, Paris, Presses de Sciences Po.
- CARNINO G. (2005), *Pour en Finir avec le sexisme*, Paris, Éditions L'Échappée.
- CHARPENEL M. & B. PAVARD (2013), « Féminisme », dans ACHIN C. & L. BERENI, *Dictionnaire Genre & science politique*, Paris, Presses de Sciences Po, pp. 263-273.
- CHAUVIN S. (2011), « Sur la route de Washington : le déchirement d'un pèlerinage politique de travailleurs journaliers », dans BERGER M. *et al* (eds.), *Du Civil au politique, ethnographies du vivre ensemble*, Bruxelles, Éditions PIE Peter Lang, pp. 503-544.
- CHAUVIN S. & A. JAUNAIT (2012), « Représenter l'intersection. Les théories de l'intersectionnalité à l'épreuve des sciences sociales », *Revue française de Science politique*, vol. 62, pp. 5-20.
- CONSEIL SUPÉRIEUR DE L'AUDIOVISUEL (2013), « La présence des femmes dans les émissions d'information au premier trimestre 2013 », disponible sur <http://www.csa.fr/Etudes-et-publications/Les->

etudes/Les-etudes-du-CSA/La-presence-des-femmes-dans-les-emissions-d-information (consulté le 10 septembre 2014).

CRENSHAW K. W. (2005), « Cartographies des marges : politique de l'identité et violences contre les femmes de couleur », *Cahiers du genre*, n° 39, pp. 51-82.

DELLA SUDDA M. (2010), « La politique malgré elles », *Revue française de Science politique*, vol. 60, pp. 37-60.

DELPHY C. (2008), « La non-mixité : une nécessité politique », disponible sur <http://lmsi.net/La-non-mixite-une-necessite> (consulté le 10 septembre 2014)

DUNEZAT X. (2004), *Chômage et action collective. Luttés dans la lutte. Mouvements de chômeurs et chômeuses de 1997-1998 en Bretagne et rapports sociaux de sexe*, Thèse de doctorat en sociologie, Université de Versailles/Saint-Quentin-En-Yvelines.

DUNEZAT X. (2006), « Le traitement du genre dans l'analyse des mouvements sociaux : France / États-Unis », *Cahiers du genre*, HS n° 1, pp. 117-141.

DUNEZAT X. (2007), « La fabrication d'un mouvement social sexué : pratiques et discours de lutte », *Sociétés et Représentations*, n° 24, pp. 269-283.

DUNEZAT X. (2011), « Mouvements de "sans", rapports sociaux et "exclusion sociale". L'introuvable groupe mobilisé », dans CHABANET D. et al. (dir.), *Les Mobilisations à l'heure du précarité*, Rennes, Presses de l'EHESP, pp. 203-225.

DUNEZAT X. & E. GALERAND (2013), dossier « Les conflits dans les mouvements sociaux », *Raison présente*, n° 186.

ETHUIN N. (2003), « De l'idéologisation de l'engagement communiste. Fragments d'une enquête sur les écoles du PCF (1970-1990) », *Politix*, n° 63, pp. 145-168.

FALQUET J. (2005), « Trois questions aux mouvements sociaux "progressistes". Apports de la théorie féministe à l'analyse des mouvements sociaux », *Nouvelles Questions Féministes*, vol. 24, n° 3, pp. 18-35.

FILLIEULE O. (dir.) (2005), *Le Désengagement militant*, Paris, Éditions Belin.

FILLIEULE O. & C. MASCLÉ (2013), « Mouvements sociaux », dans ACHIN C. & L. BERENI, *Dictionnaire Genre & science politique*, Paris, Presses de Sciences Po, pp. 344-356.

FILLIEULE O., MATHIEU L. & P. ROUX (2007), dossier « Militantisme et hiérarchies de genre », *Politix*, n° 78.

FILLIEULE O. & P. ROUX (2009), *Le Sexe du militantisme*, Paris, Presses de Sciences Po.

GALERAND E. (2007), *Les Rapports sociaux de sexe et leur (dé)matérialisation. Retour sur le corpus revendicatif de la Marche mondiale des femmes de 2000*, Thèse de Sociologie, Université Versailles-Saint-Quentin-en-Yvelines.

GAXIE D. (1977), « Économie des partis et rétributions du militantisme », *Revue française de Science politique*, vol. 27, n° 1, pp. 123-154

HIRSCHMANN A. O. (2011), *Exit, voice, loyalty. Défection et prise de parole*, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles.

HUGHES E. C. (2010), « Les honnêtes gens et le sale boulot », *Travailler*, n° 24, pp. 21-34.

JACQUEMART A. (2012), « Du registre humaniste au registre identitaire. La recomposition du militantisme féministe masculin dans les années 1970 », *Sociétés contemporaines*, n°85, pp. 65-83

JACQUEMART A. (2013a), « L'engagement féministe des hommes, entre contestation et reproduction du genre », *Cahiers du genre*, n° 55, pp. 49-63.

JACQUEMART A. (2013b), « Engagement militant », dans ACHIN C. & L. BERENI, *Dictionnaire Genre & science politique*, Paris, Presses de Sciences Po, pp. 215-226.

KERGOAT D. (1978), « Ouvriers = ouvrières ? Propositions pour une articulation théorique de deux variables : sexe et classe sociale », dans *Critiques de l'économie politique*, n° 5, pp. 65-97.

KERGOAT D. (2012), *Se Battre, disent-elles...*, Paris, Éditions La Dispute.

LEFEBVRE R. (2008), « Militer au Parti socialiste pour le transformer. L'engagement à la "gauche" du PS », dans GEAY B. & L. WILLEMEZ (dir.), *Pour une Gauche de gauche*, Broissieux, Éditions du Croquant.

LUDTKE A. (2000), *Des Ouvriers dans l'Allemagne du XXe siècle. Le quotidien des dictatures*, Paris, Éditions L'Harmattan.

MONNET C. (1998), « La répartition des tâches entre les femmes et les hommes dans le travail de conversion », *Nouvelles Questions Féministes*, vol. 19, n° 1, pp. 9-34.

- PARLEE M. (1989), « Conversational Politics », dans COLLECTIF, *Feminist Frontiers II*, New York, McGraw-Hill Editor.
- PEREIRA I. (2010), *Les Grammaires de la contestation. Un guide de la gauche radicale*, Paris, Éditions La Découverte.
- ROBNETT B. (1996), « African-American Women in the Civil Rights Movement, 1954-1965 : Gender, Leadership, and Micromobilization », *American Journal of Sociology*, vol. 101, n° 6, pp. 1661-1693.
- ROEDIGER D. (dir.) (2007), *The Wages of Whiteness. Race and the Making of the American Working Class*, Londres, Verso Editor.
- RÉTIF S. (2013), *Logiques de genre dans l'engagement associatif*, Paris, Éditions Dalloz-Sirey.
- ROUX P. *et al.* (2005), « Le militantisme n'échappe pas au patriarcat », *Nouvelles Questions Féministes*, vol. 24, n° 3, pp. 4-15.
- SCOTT J. C. (2009), *La Domination et les arts de la résistance. Fragments d'un discours subalterne*, Paris, Éditions Amsterdam.
- TILLY C. (1978), *From Mobilization to Revolution*, Reading, Addison-Wesley Editor.
- VARIKAS E. (1991), « Subjectivité et identité de genre. L'univers de l'éducation féminine dans la Grèce au XIXe siècle », *Genèses*, n° 6, pp. 29-51.
- YON K. (2005), « Mode de sociabilité et entretien de l'*habitus* militant. Militer en bandes à l'AJS-OCI dans les années 1970 », *Politix*, n° 70, pp. 137-167.
- WITTIG M. (2001), *La Pensée straight*, Paris, Éditions Balland.

Notes

- 1 Je remercie les évaluateurs.rices anonymes pour leurs précieux commentaires.
- 2 À l'inverse, des organisations conservatrices suscitent parfois, malgré elles, des pratiques émancipatrices et une réappropriation féminine de l'activité politique (Della Sudda, 2010 ; Rétif, 2013 ; Jacquemart, 2013b).
- 3 Afin de protéger les enquêtés, j'ai anonymisé le nom du groupe et de ses membres et j'ai rompu la correspondance entre certaines personnes et leurs propos, en prenant soin que cela n'affecte pas leur signification sociologique.
- 4 Cinq autres entretiens ont été réalisés avec des journalistes et des représentants d'organisations partenaires.
- 5 Ma grille d'entretien comportait notamment la série de questions suivante : « Peux-tu me décrire le mode de fonctionnement interne ? Comment sont prises les décisions ? Comment sont réglés les désaccords ? Qui fait quoi dans le groupe ? Comment sont réparties les tâches ? Est-ce que le sexe te semble jouer un rôle dans tout ça ? ».
- 6 Les deux seules militantes qui évoquent avec moi la répartition sexuelle du travail militant sont aussi les deux seules à avoir préalablement milité au sein d'un collectif féministe ; ce qui accrédite l'hypothèse selon laquelle l'expérience militante est un facteur décisif de la critique de la domination masculine.
- 7 J'ai fait le comptage sur les trente-trois dernières des quarante actions auxquelles j'ai participé.
- 8 L'antispécisme est un mouvement politique, né dans les années 1970, qui s'oppose à l'humanisme et refuse la supériorité de l'espèce humaine sur les autres espèces animales.
- 9 Cf. *supra* la note n°6.

Pour citer cet article

Référence électronique

Manuel Cervera-Marzal, « Domination masculine dans le militantisme », *SociologieS* [En ligne], Premiers textes, mis en ligne le 02 novembre 2015, consulté le 02 novembre 2015. URL : <http://sociologies.revues.org/5116>

À propos de l'auteur

Manuel Cervera-Marzal

Centre de théorie politique, Université Libre de Bruxelles (Belgique) et Laboratoire du changement social et politique, Université Paris-Diderot (France) - manuelcerveramarzal@gmail.com

Résumés

Comment une organisation militante qui adhère aux valeurs féministes et s'engage dans des actions antisexistes peut-elle malgré tout renforcer *en son sein* la domination masculine qui traverse l'ensemble de la société française contemporaine ? À partir d'une enquête ethnographique dans le collectif altermondialiste des Refuseurs, cet article examine la façon dont la domination masculine hiérarchise l'espace militant et la manière dont ce dernier reconfigure les rapports entre hommes et femmes. En croisant les apports de la sociologie des mouvements sociaux et les études sur le genre, il montre comment la division sexuelle du travail militant et la prégnance d'une culture organisationnelle sexiste contribuent à la consolidation du pouvoir et des privilèges masculins. Néanmoins, cette domination ne s'exerce pas de manière homogène sur toutes les femmes et dans toutes les situations et elle n'est pas sans limite ni sans critique. Les microrésistances féminines et la défection des militantes introduisent des brèches dans le roc de la domination masculine.

Masculine Domination into Activism. Analysis of Gender Relations in an Alter-Globalization Movement

How a militant organization that adheres to feminist values and engages in antisexist actions can strengthen masculine domination within itself? Based on an ethnographic investigation into the anti-globalization group of Les Refuseurs, this article examines how masculine domination hierarchizes the militant space and how this militant space reconfigures the relations between men and women. By combining the contributions of the sociology of social movements and gender studies, it shows how the sexual division of activist labor and the pervasiveness of sexism in activist circles consolidate men power and privileges. However, this domination does not equally work for each woman and each situation, and is not without limits. Female defections and microresistance introduce breaks in the rock of masculine domination.

La dominación masculina en el militantisismo. Análisis de las relaciones entre sexos en el seno de un colectivo altermundialista

¿Como una organización militante que adhiere a los valores feministas y se compromete en las acciones antisexistas puede sin embargo reforzar *en su seno* la dominación masculina que impera en la sociedad francesa actual ? Partiendo de una encuesta etnográfica realizada dentro del colectivo altermundialista *Refuseurs*, el artículo examina la manera en que la dominación masculina jerarquiza el espacio militante y como este último reconfigura las relaciones entre hombres y mujeres. Cruzando los aportes de la sociología de los movimientos sociales y los estudios sobre las relaciones entre sexos, muestra como la división sexualizada del trabajo militante y la persistencia de una cultura organizativa sexista contribuyen a consolidar el poder y los privilegios masculinos. Sin embargo, esta dominación no se efectúa de manera homogénea sobre todas las mujeres ni en todas las circunstancias y no está exenta ni de límites ni de críticas. Las microresistencias feministas y la defección de militantes abren brechas en la roca de la dominación masculina.

Entrées d'index

Mots-clés : domination masculine, militantisme, résistance, genre, intersectionnalité